CONVENTION NATIONALE.

IDÉES SUR L'ÉDUCATION NATIONALE,

PAR ALEXANDRE DELEYRE,

DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE,

IMPRIMÉES PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

« Telle est l'ineptie de notre institution. Elle a eu pour sa
» fin de nous faire, non bons & sages, mais savans....... Elle
» nous a appris les définitions, les divisions & partitions de la
» vertu, comme des surnoms & branches d'une généalogie, sans
» avoir soin de dresser, entre nous & elle, quelque pratique de
» familiarité...... Une bonne institution, elle change le jugement
» & les mœurs ».

Essais de MONTAIGNE, *liv. II, chap.* 17.

ON a fait des lois pour la nation; il s'agit maintenant de faire la nation pour ces lois, & c'est par l'éducation publique. Il étoit inutile & prématuré de vouloir établir

l'inſtitution nationale avant la conſtitution; car celle-là devoit être adaptée & ſubordonnée à celle-ci. La conſtitution demande une éducation qui forme des amis, des amans, & des époux à la République. Or, c'eſt dès l'enfance que doit commencer cette inſtitution. On ne ſauroit trop en diſſéminer les germes, pour en multiplier les fruits. Mais comme il convient en tout genre d'avoir des plans & des modèles d'une bonne culture, quand on veut la propager; qu'il nous ſoit permis d'ébaucher un ſyſtême d'éducation, praticable dans tous nos départemens, & de compoſer, à l'exemple de l'Atlantide de Platon, imitée par Bâcon, une eſpèce de république ou d'inſtitution idéale, qui ſe multiplie d'elle-même par la fécondité de ſes principes.

Il s'agit ici d'établir une éducation nationale, dont l'inſtruction publique n'eſt qu'un moyen. Elever l'homme, c'eſt le former à ce qu'il doit être & faire. Ainſi, toute ſa vie eſt preſqu'une éducation. Les lois font l'éducation ou l'inſtitution ſociale, & les habitudes de l'enfance ſont l'éducation de l'homme pour la ſociété. Comme chaque ſociété a ſa deſtination, ſes occupations & ſes travaux, ou, pour ainſi dire, ſa vie & ſa profeſſion principale, marquée par la nature de ſon climat, ou de ſon ciel & de ſon ſol, elle doit avoir ſes lois & ſon éducation nationales. La vie paſtorale, la vie agricole, la vie maritime, ſont plus ou moins diſtinctives, ou mélangées, dans toutes les ſociétés, à raiſon de leur poſition géographique. Peu de nations qui ne ſoient partagées entre les différentes fonctions & les arts qu'exigent ces divers états aſſignés & diſtribués par la nature. La plus heureuſe peut-être eſt celle qui participe le plus aux travaux & aux produits de ces profeſſions. L'Arabe n'eſt que paſteur; le Canadien, que chaſſeur; le Groenlandois, que pêcheur; le Hollandois, que navigateur & marchand; le Polonois, qu'agriculteur; tel autre peuple, que fabri-

cant. L'Anglais & le Français, & l'Européen en général, composent sa vie sociale des quatre régimes principaux, cultivant à la fois les champs & les troupeaux, pratiquant la mer & les manufactures. Ainsi l'éducation doit préparer l'homme, ou le façonner à tous ces genres de vie. Il faut donc qu'elle soit robuste, souple, variée, & mêlée d'exercices qui le disposent à toutes les professions qu'il peut exercer.

Accoutumez les enfans à l'air, à l'eau, même au feu; mais sur-tout à la terre, en les familiarisant avec tous les travaux qu'elle attend de l'homme pour le nourrir. Formez le corps avant tout, car l'ame en dépend. L'homme moral n'est qu'un résultat, une manière d'être & d'agir, de l'homme physique. Ses habitudes doivent composer ses vertus comme ses forces, & la morale s'enseigner par la pratique, de même que presque tous les arts & métiers. Ce principe entrera dans le système des écoles primaires, qui ne seront que les premières institutions de l'homme. Peu de livres, peu de maximes; & presque point de leçons qu'en exemples, ni de paroles qu'en dialogues, conférences, ou questions.

Il faut, dans toutes les écoles, plus occuper les mains que la tête, & le corps que l'esprit; ou du moins exercer l'un & l'autre, soit en même temps, soit tour-à-tour. Loin d'un peuple libre ces écoles, où des enfans forcés au silence par la crainte seule, marmotant tous à-la-fois quelques lignes qu'ils doivent lire ou réciter l'un après l'autre, ont le temps d'oublier dans les distractions qu'ils se donnent mutuellement, ou dans le long ennui qu'ils éprouvent, la leçon qu'ils ont eu bien de la peine à préparer, & ne peuvent retenir qu'avec effort.

Voulez-vous épargner le temps & le travail des études aux enfans, enseignez-leur à lire par l'exercice de l'écriture : ils remuent les doigts en occupant leur mémoire, & prennent ainsi deux leçons à-la-fois. Faites-leur écrire

d'abord des monoſyllables, & commencez par les ſignes des choſes qui les intéreſſent ou les touchent de plus près ; par les noms des alimens & des fruits, des parties du corps humain, des meubles les plus communs : dites-leur les mots avant les lettres ; ils diſtingueront bientôt celles-ci par leurs figures, & demanderont d'eux-mêmes ſi les quatre lettres ou figures qui compoſent le mot *pain*, étant différentes, elles n'ont pas auſſi des noms différens.

Si vous voulez les initier plus vîte dans l'arithmétique, ſans le ſecours des ſignes ou des chiffres, donnez-leur des châtaignes, des noix, ou d'autres fruits, à compter durant pluſieurs jours de ſuite, en ajoutant chaque jour une ou deux de ces choſes à leur leçon, juſqu'à ce qu'ils en ſachent compter juſqu'à vingt ou vingt-quatre. Vous leur apprendrez ainſi à compter & connoître les vingt-quatre lettres ou caractères de l'alphabet, à compter par dizaines ou douzaines, juſqu'au nombre cent & au-delà. En un mot, changez en jeux, ou mettez en action & en mouvement, preſque toutes vos leçons.

Faites apprendre aux enfans une choſe par l'autre. Dans les exercices de la parade & les premières évolutions de la tactique, au lieu des mots ordinaires du commandement, *à droite, à gauche*; pourquoi ne pas dire, *à l'eſt, à l'oueſt*; & leur faire ainſi connoître les quatre points cardinaux de l'horizon, & les huit diviſions principales du vent? Ils apprendront de même, preſqu'en jouant, les cercles de la ſphère & tous ſes uſages, formeront un cadran ſur le ſol d'un jardin, au lieu de le tracer ſur une pierre élevée au coin d'une allée ou d'un carreau. Cependant, au moyen d'une colonne, d'un petit obéliſque, ou de la pyramide d'une fontaine, ou d'un arbre de la liberté, vous leur ferez diſtinguer & tracer les heures du jour par les différentes longueurs de l'ombre de cette eſpèce de ſtyle gnomonique. Vous pouvez également tracer dans un ſallon les différentes hau-

teurs méridiennes du ſoleil, pour tous les mois de l'année, ſur une ſeule ligne que vous diviſerez en douze ou ſeulement en ſix ſections, puiſque le ſoleil doit ſe trouver, le 21 janvier aux mêmes points de l'horiſon, tant à l'eſt qu'à l'oueſt, à la même hauteur du midi, qu'il l'étoit le 21 novembre précédent. Un mois avant, un mois après le ſolſtice d'été, le ſoleil ſe lève & ſe couche aux mêmes points oppoſés de l'horiſon; ſa lumière dans une ſalle, ou l'ombre d'un obéliſque en plein air, doit s'étendre, & s'arrêter aux mêmes points, à midi, le 21 juillet que le 21 mai: la différence eſt très-peu ſenſible, mais conſtante. C'eſt ainſi qu'on inſtruit les enfans, en leur faiſant écrire, ou tracer, ou s'inculquer par la pratique tout ce qu'ils doivent ſavoir par théorie. Un ſeul voyage en Amérique, forme, en trois mois de navigation, un meilleur marin ou pilote, que deux ans d'étude dans une école d'hydrographie.

Pour la ſanté, le mieux eſt d'écrire debout, & de lire en ſe promenant: l'un ménage la poitrine, & les bonnes poſtures du corps que l'habitude d'écrire aſſis & les travaux de la plupart des métiers contraignent & déforment ſans ceſſe; l'autre fait reſpirer un air libre, donne en même-temps du mouvement au corps & à l'ame, ouvre & récrée l'eſprit; &, s'il ne le rend pas toujours plus attentif, il l'accoutume à s'occuper & penſer en tout temps, en tous lieux, au milieu du bruit, comme dans le ſilence.

Pour exercer les enfans à quelque ouvrage de corps, ſoit à l'air dans le beau temps, ſoit à l'abri contre l'injure des ſaiſons, il faut, même dans les écoles primaires, avoir un jardin, & pratiquer un attelier ſous un hangart. Chacun, dès qu'il s'ennuiera d'un travail corporel, reviendra dans la ſalle d'étude, écrire une ligne de mots, ou les compter, ou les former avec des caractères mobiles d'un bureau typographique.

S'il pouvoit se trouver autour des écoles municipales des boutiques de différens arts ou métiers, comme de tisserand, menuisier, tourneur, et serrurier, on auroit l'avantage de pouvoir faire passer tour-à-tour les enfans d'une occupation, ou d'une instruction, à l'autre, & de ne les laisser jamais oisifs, ce qui les dégoûte de tout.

Pourquoi ne pas accoutumer aussi les enfans d'un sexe, comme le sont ceux de l'autre, à s'occuper de quelque travail de main, pendant le chant des hymnes civiques; la lecture des nouvelles publiques, & même certaines leçons ou conférences, hors celles qui demandent une attention exclusive? Les femmes écoutent lire, ou conversent en société, l'aiguille ou la navette à la main, comme les filles de Minée. Les garçons, dans une école élémentaire, peuvent également dévider, comme leurs sœurs, pendant que les uns lisent ou récitent, ou que leur maître instruit la classe par des entretiens familiers. Tout le temps du moins ne seroit pas entièrement perdu; & l'esprit, comme le corps, profiteroit des larcins que l'inaction de l'un des deux feroit à l'ensemble de leur éducation.

Point de châtimens, ou peines corporelles, contre des enfans libres; mais des fatigues, ou des travaux, ou des privations qu'ils s'imposeront eux-mêmes, ou, qu'au défaut d'une juste sévérité de la part des coupables, leurs compagnons prononceront contr'eux, d'après des réglemens faits d'avance.

Apprenez-leur, non à répéter, mais à inventer la morale; non à définir, mais à pratiquer la justice; & pour cela même, exercez & préparez-les à tirer les principes des faits. Etablissez d'abord entr'eux ces magistratures & ces lois qu'ils doivent maintenir & respecter toute leur vie. Qu'ils jugent leurs actions, avant de leur décerner des peines, ou des récompenses, & de les classer sous les dénominations de bien & de mal : c'est en vivant

ensemble qu'ils apprendront que les mauvaises actions sont celles qui nuisent à la société, & les bonnes, celles qui sont utiles aux autres.

Il faut s'étudier à former dans les enfans, la raison par l'expérience, le cœur par l'intérêt, ou l'amour de soi qui, bien entendu, comprend l'amour de ses égaux; enfin l'esprit ou le talent naturel par le besoin.

Un excellent principe en morale, qui fit, dit Plutarque, la vigueur de la constitution des Lacédémoniens, ce fut *s'abstenir & ignorer*; c'est-à-dire, qu'il faut à l'homme en général, peu d'objets de jouissance & de curiosité. Ecartez donc de bonne heure loin des yeux des enfans, certains exemples de corruption; vous n'aurez pas la peine de les en défendre. Qu'ils ne connoissent rien de ce qu'ils ne doivent pas faire, ni desirer. Ne leur montrez pas ce que vous devez leur ôter; ne leur laissez pas apprendre ce qu'il faudroit leur faire oublier: peu de mets pour le corps & pour l'ame; vous leur préparerez une vie saine & heureuse.

Quand vous faites lire, ou écrire un enfant, que ce soit toujours des choses qu'il entende, ne fût-ce qu'une phrase; passez sur tout ce qu'il ne comprend pas. Laissez-lui copier ses lectures, & quelquefois apprendre à retenir ce qu'il a écrit; vous en viendrez à bout, en exigeant qu'il le recopie, jusqu'à ce qu'il le sache par cœur: mais il faut que ce soit nécessaire, ou d'ailleurs excellent par le sens ou par le style. Vous serez sûr ainsi de remplir son esprit de tout ce qu'il aura recueilli de meilleur par les yeux, par la voix, par la main & par la mémoire. Démosthène avoit huit fois transcrit l'histoire de Thucydide, pour se former le style.

Un des avantages d'apprendre à lire en écrivant, & par cœur en copiant, c'est qu'on saura l'orthographe sans étude & comme par habitude, chose essentielle pour une bonne éducation.

Qu'ils ſachent toujours le motif de ce qu'on exige d'eux, & diſent la raiſon de ce qu'ils ont fait & veulent faire ; c'eſt le moyen de leur inſpirer de la confiance, & d'entretenir chez eux la candeur naturelle du premier âge. S'ils abhorrent le menſonge, leur ame eſt toute ouverte à la vertu.

Jamais de queſtions, ou de réponſes, au-deſſus de leur portée ; ce ſeroit les accoutumer à écouter, ou parler, ſans entendre. Cependant nourriſſez leur eſprit par des lectures, ou des entretiens familiers, pour leur donner des idées, ou les réctifier ; ſans quoi, ils s'habitueroient à n'en point avoir, ou à ne s'en faire que de fauſſes. En général, ils ne doivent apprendre à lire & à écrire, que pour ſavoir penſer & parler. Du reſte la plupart auront, ſur-tout dans les campagnes, ſi peu de loiſir & de livres pour lire, que ce ne ſeroit pas la peine de le leur enſeigner, ſi ce n'étoit un moyen de les inſtruire de ce qu'ils ne peuvent ignorer impunément, ni ſavoir que par ce ſecours.

Faites bien analyſer à chaque élève une ſeule idée, & vous l'avancerez plus, que s'il liſoit pluſieurs livres. Occupez-le d'abord de faits phyſiques & toujours ſenſibles ; comme les productions & les phénomènes de la nature qui lui ſont le plus familiers ; enſuite de faits hiſtoriques pris dans ſa patrie, toujours les plus près de lui, ſoit par les lieux, ſoit par les temps ; des nouvelles publiques & des événemens de chaque jour, communément la carte à la main, ou ſous les yeux.

Il ſeroit à ſouhaiter que dans chaque maiſon d'éducation, on eût des atteliers, & des outils de divers métiers qui ne ſont pas incompatibles avec l'étude élémentaire des ſciences. Les Romains qui mépriſoient les arts mécaniques, les faiſoient exercer par des eſclaves : mais les Français qui ne veulent pas plus d'eſclaves que

de maîtres; les Français qui disent qu'*un homme ne peut pas se vendre*, & qui doivent savoir sur-tout que nul *homme ne peut acheter un homme*; les Français devroient ennoblir tous les arts utiles, en y familiarisant tous les hommes libres. Le tour & la menuiserie, certains travaux les plus délicats & les plus aisés, même des arts communs, peuvent convenir à tous les enfans. Attachez-les au travail, en leur y faisant gagner quelque portion de leur subsistance. Si dans chaque école élémentaire, est un jardin où s'occuperont tous les élèves en certains temps, chacun à proportion de ses forces, de son adresse & de son goût; il faut que les productions de ce jardin soient destinées à l'usage, ou vendues au profit, de cette pépinière de jardiniers.

Comme tous les enfans d'un canton, ou d'une grande commune, seront élevés à cette école, il doit en résulter entr'eux une certaine égalité d'industrie. Ceux d'une famille aisée y apprendront un métier, & les moins fortunés un art, ou une science. Ainsi l'un peut y découvrir en lui le talent d'un bon mécanicien; l'autre, celui d'un excellent artiste, & peut-être d'un savant mathématicien. Il faut y apprendre à faire non plusieurs choses, mais plus d'une, pour se dérober à l'ennui qui naît souvent de l'uniformité d'occupation, ou même à la mélancolie qu'engendre une méditation trop continue. Tel homme s'est trouvé malheureux toute sa vie, parce qu'il ne pouvoit qu'écrire, lire, ou penser; & tel autre s'est sauvé de la consomption d'une excessive sensibilité, par une certaine variété d'occupations. J'ai vu Rousseau, plongé dans la plus profonde tristesse, lorsqu'il travailloit à son discours *sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, se détourner un moment vers son épinette, y préluder ou tâtonner quelques airs pathétiques, couvrir son instrument de larmes, & le quitter, soulagé de l'abattement de son ame. Accoutumez de bonne heure les enfans à danser, à chanter : com-

bien de perſonnes ont regretté de ne l'avoir jamais ſu pour l'avoir appris trop tard!

Ces idées préliminaires & générales ne ſont qu'une ſorte d'introduction au plan d'inſtitution nationale qu'on va préſenter à la *Convention*. On ſent bien d'avance qu'un tel modèle idéal ne ſera plus ou moins ſuſceptible d'exécution, qu'en raiſon des localités & des facultés de chaque département, ou ſection de la République.

Jamais vous ne régénérerez la nation, ſi vous ne ſéparez pas en quelque ſorte par l'éducation, la génération naiſſante, de la ſociété actuelle. Jamais vous ne conſerverez ou ne répandrez aſſez l'inſtruction, ſi vous n'établiſſez que des écoles primaires dans les campagnes, & toutes les autres dans les villes.; ce ne ſera qu'une inſtruction partielle, ſans cette liaiſon de continuité qui doit compléter l'éducation. Achevée à douze ans pour la plupart des enfans, ceux qui voudroient la perfectionner, devroient la reprendre à quinze. Il nous faut donc des écoles, où la première & la dernière éducation puiſſent ſe réunir, & ſe ſuivre ſans intervalle. Or c'eſt dans les Gymnaſes que vous formerez cet enſemble qui fait l'homme & le citoyen inſtruit.

Comme la plupart des biens moraux dépendent, en partie, des biens phyſiques ou naturels, & qu'un des moyens les plus sûrs de former l'homme à la vertu, c'eſt de le rendre heureux & ſain, il faut ſonger d'abord, pour l'établiſſement d'une population, ou ſociété quelconque, au ſol qu'elle doit occuper.

En général, préférez la plaine, ſoit ſur un plateau élevé, ſoit dans un vallon aſſez ſpacieux, où l'air circule librement; il eſt plus commode d'y bâtir, ſemer, ou planter, & de s'y former à tous les exercices d'une éducation républicaine, qui doit être à la fois, *agricole*, *martiale* & *littéraire*. Les pays de côteaux, & montueux,

où l'air ſemble plus pur & les aſpects plus variés & plus rians, ſont expoſés à mille incommodités; à des vents inſalubres & tourmentans; à de bruſques alternatives de froid & de chaleur; au ravage des eaux & aux dégradations du terrein. Les bâtimens ne peuvent s'y étendre, ni ſe prêter aux plans de ſymmétrie que la néceſſité des communications preſcrit à l'architecture; elle eſt ſouvent forcée d'y ſubir la forme inégale, diſpendieuſe & ruineuſe du ſol.

Cherchez au centre à-peu-près de chaque département, un pays uni, non loin d'une rivière, ce qui ſuppoſe une pente inſenſible du terrein; ni trop près, ni trop voiſin d'une grande ville, pour en recevoir certains ſecours dans les beſoins & les infirmités phyſiques, ſans en prendre la contagion morale des vices, inſéparables des ſociétés, ou raſſemblemens trop nombreux de familles entaſſées dans une étroite enceinte. Choiſiſſez même un terrein en friche & vacant, s'il ſe peut, tel qu'il va s'en offrir dans le partage des communaux, où l'on pourra s'établir plus au large, avec moins de frais.

Il faudroit donner à cet établiſſement national, ou départemental, une demi-lieue quarrée, c'eſt-à-dire, en placer l'édifice au centre d'un cercle ou périmètre quelconque, dont le rayon eût à-peu-près cinq cents toiſes de tous les côtés.

Pourquoi tant d'emplacement? Pour le vivifier par les habitans, & nourrir les habitans par le terrein. D'abord les bâtimens demanderoient une certaine étendue; parce que n'étant tous que d'un plain-pied ſans étage, ou d'un ſeul étage porté ſur des galeries en colonnade, ils occuperoient plus d'eſpace. On diſpoſeroit ces bâtimens en quatre maſſes indépendantes, qui ſe rapprocheroient ſans ſe tenir. Comme cette maiſon d'éducation raſſembleroit des élèves de différens âges, partagés en quatre ſections, depuis ſix ou ſept ans, juſqu'à dix-huit, on y formeroit

quatre classes, ou portées de facultés, c'est-à-dire, de forces intellectuelles, & physiques.

Chaque corps de bâtimens auroit sa cour particulière, parallèle à l'un des côtés de la cour centrale qui serviroit aux exercices, soit de récréation, soit de gymnastique, communs à tous les élèves. Celle-ci seroit très-grande, & propre à contenir jusqu'à mille ou quinze cents personnes; parce qu'avec le temps les élèves d'un département composé de trois cent-mille ames à cinq cent mille, pourroient monter au nombre de deux mille.

A cent ou deux cents toises des bâtimens, intervalle rempli par des cours, ou jardins, seront les terres ou fermes de culture qui, tant en blés, qu'en vignes, bois, prés artificiels, & pâcages vagues, pourront s'élever à mille arpens.

Parallèlement à chaque cour seroit un jardin, cultivé & soigné par la classe dont il feroit l'amusement. Celui du premier âge, outre les allées d'arbres, dont il seroit bordé de chaque côté pour l'ombrage, n'offriroit qu'un parterre de fleurs de toutes les saisons, telles qu'en cultivoit même en hiver le vieillard fortuné du Galése, dont Virgile fait envier le sort par les rois. Les fleurs sauvages des champs n'y seroient pas oubliées, mais plutôt recherchées, afin que ce jardin ne parût dédaigné de la nature & de ses élèves, dans aucun temps de l'année.

Celui du second âge, ne seroit qu'un verger sur tous les côtés, avec un potager au centre. Les enfans de 10 à 12 ans y trouveroient toujours quelque travail; & tous les élèves y recueilleroient des fruits & des légumes pour la table, puisque toutes les productions en seroient communes aux enfans de la République.

Le troisième jardin, celui du troisième âge, seroit peuplé d'arbres, ou d'arbustes toujours verds, tels que le laurier, le pin, le myrthe & le buis, l'if & le cyprès, le lierre même avec ses grappes noires, & le petit houx

orné de ſes pommes ou prunelles rouges, qui ſe conſervent ſur pied près de deux mois, & plus encore dans des vaſes d'eau.

Le quatrième jardin pour la plus haute claſſe, ſeroit un jardin patriotique, ou géographique, dont la deſcription trouvera ſa place dans le cours de ce petit ouvrage.

Après les terres en culture, du côté des eaux, ou des ruiſſeaux courans, ſeront les prairies naturelles, les moulins à grains & à fabriques. Dans les pays de ſables & de terres vagues, où le bois eſt moins rare & moins cher qu'ailleurs, il s'établiroit des fourneaux de verrerie ou de poterie, & quelques manufactures de toiles, ou draps communs pour les habitans des campagnes; ainſi le gymnaſe, même au milieu d'un déſert, ſe trouveroit un pays peuplé & fertiliſé par l'induſtrie.

Enfin, c'eſt à un ſpéculateur agronome, inſtruit dans toutes les matières d'économie rurale, d'en publier des plans de l'exécution la plus facile. On doit trouver dans les journaux des Économiſtes qui ont fait tant de bruit, il y a vingt ou trente ans, d'abondantes lumières ſur ce ſujet: un projettiſte ne peut que propoſer des vues; & les citoyens de différente profeſſion ouvriront les moyens de les remplir.

Prévenons l'objection & la queſtion que le lecteur nous fait d'avance, à chaque mot de ce plan général. Où trouver, dira-t-on, l'argent & les fonds pour les premiers frais d'un ſi vaſte établiſſement? Je réponds d'abord que le terrein doit peu couter dans le local que je propoſe. Vous aurez mille arpens de communaux, ou terres vacantes, pour mille, ou quinze cents louis. Quant aux bâtimens, il ne s'agit pas de les élever tous à la fois; mais d'en jetter les premiers fondemens, laiſſant plus de pierres d'attente, & d'emplacement à bâtiſſes, qu'on n'aura fait d'édifices. Formons d'abord une petite colonie de cent ou deux cents élèves; dans moins de cinq ans

vous en aurez le double ; & dans dix ans, il s'en offrira plus que vous n'en pourrez admettre.

Une institution nationale, chez un peuple naissant à la liberté, s'élève & prospère, pour ainsi dire, d'elle-même. Le régime de la liberté forme des gardiens, des surveillans & des magistrats, dans toutes les classes de la société, pour tous les âges, & même pour les enfans. Le peuple mercénaire, ou manouvrier, n'étoit-il pas resté jusqu'à présent, par son ignorance, dans une espèce d'enfance ? Le systême d'égalité qu'établit & qui maintient la liberté, donne le droit de suffrage, ou d'élection, pour leurs petites magistratures, même aux enfans de six à neuf ans. Ils se tromperont d'abord dans leur choix, mais se corrigeront au bout d'un mois, ou de trois.

Il y aura des *admoniteurs* dans chaque classe ou section. Ceux de la plus haute, seront les seuls éligibles à cette fonction ; tous les autres seront électeurs, chacun pour la surveillance de sa classe. Les places ou charges seront décernées, ainsi que les peines & les récompenses, au scrutin, qui sera secret ou signé, d'après le choix libre de chaque votant.

Point de récompense pécuniaire, non plus que de punition corporelle, pour les élèves d'une république. L'honneur & la honte leur tiendront lieu d'aiguillon & de frein. Le plus grand des délits, ne pourra mériter que la peine de l'expulsion. Le prix d'une bonne action, sera d'obtenir l'occasion d'une meilleure. L'élève paresseux montera double garde ; le vigilant aussi, mais à la place d'un élève malade ; car il est plus glorieux, dit Xénophon, de travailler pour ses amis, que de les régaler à ses dépens. Le brave briguera ce que fuira le lâche ; la même fonction qui doit honorer le premier, pesera sur le second ; & chacun recevra selon ses œuvres. L'opinion seule attachée à l'homme plus qu'à la fonction, distinguera le vaillant du fainéant. Le poste, l'arme, ou la

manière de la porter, marquera la différence de l'un à l'autre.

L'élection des magiſtrats de police, ſera le premier acte de juſtice & de raiſon ſociale, qu'auront fait les enfans. C'eſt là qu'ils apprendront, à leur avantage ou préjudice, à connoître & placer les hommes. Les fautes ſeront dénoncées à l'accuſateur, qui citera devant la claſſe de l'accuſé, lequel ne ſera jugé qu'après avoir été entendu. L'inſtituteur prononcera la ſentence au nom de la loi, & le magiſtrat la fera exécuter.

Que des cenſeurs ſoient établis pour recueillir & révéler dans l'assemblée générale, un jour de chaque ſemaine ou de chaque mois, ce qui s'eſt fait ou dit de plus digne d'eſtime ou de blâme, ſans nommer perſonne, afin que chacun ſente au fond de ſon ame, dans la réponſe douce ou ſévère de ſa conſcience, la ſatisfaction ou le reproche de ſa conduite. Si l'aſſemblée veut connoître l'auteur du bien ou du mal, il devra ſe produire, ou à ſon défaut, le cenſeur le nommera; ce ſera le punir ou le récompenſer.

On aura ſix heures d'occupation le matin, & ſix heures le ſoir; c'eſt-à-dire, que douze heures de la journée ſeront employées utilement pour l'éducation. Le reſte ſera partagé entre deux heures pour les repas, deux heures de pure récréation, & huit heures de ſommeil.

Deux prières par jour; l'une & l'autre ſeront chantées. La première, un quart d'heure après le ſignal du lever, ſe fera debout, en plein air, s'il ſe peut, au moins dans la belle ſaiſon; l'Oraiſon Dominicale en français, miſe en vers & en muſique, peut convenir à tous les cultes. La ſeconde, dans une grande ſalle, ſe chantera le ſoir, tirée des verſets choiſis dans les pſeaumes; elle exprimera des traits relatifs à la bonté paternelle & miſéricordieuſe de l'Etre ſuprême, manifeſtée dans toute la nature.

Les prières, ſoit avant, ſoit après les repas, ſemblent

inutiles, parce que les esprits sont alors distraits par les besoins de la faim ou du mouvement : mais l'ame se trouve plus recueillie le matin par le repos des sens, & le soir par le silence de la nuit, qui semble replier toutes les facultés de l'homme sur lui-même. Que ces prières soient courtes, graves, énergiques, pleines de sentimens & d'images propres à élever l'esprit & remuer le cœur.

Les cantiques qui suppléeront aux prières, doivent se chanter à l'ouverture & à la clôture des séances de l'école. On peut en prendre quelques versets dans les pseaumes français du culte protestant, ou même en traduire quelques-uns en vers, qu'on chantera sur les airs pathétiques & mélodieux, qui attendrissent, même les chrétiens, dans les synagogues. Au reste, pour établir de bonne heure dans les esprits la tolérance ou l'égalité des cultes, il faut recueillir indifféremment de grandes vérités morales dans tous les codes religieux ; chez les poëtes & les philosophes ; dans la Bible & l'Alcoran ; dans Homère, Saadi, Confucius, Zoroastre, le Védam ; Platon, Cicéron, Epictète, Marc-Aurèle ; Fénélon, Bossuet, Paschal & J. J. Rousseau ; parce que la bonne morale est commune à toutes les religions & toutes les nations, comme à tous les siècles de l'histoire & à tous les âges de la vie.

Après la prière du matin, on peut employer un quart d'heure à la lecture, d'abord sur les élémens de la Constitution, puis sur les règlemens du gymnase ; suivra le déjeûner pris à la volée ; & de-là deux heures aux exercices de l'esprit, scholastiques ou littéraires ; puis deux heures aux exercices de la main ou du corps, purement mécaniques, & la sixième heure aux parades militaires.

L'après-midi, une heure pour le repas, une heure pour la récréation, deux heures pour le travail de l'esprit, & deux heures pour le travail des mains. Il faut, en général, que les exercices de l'esprit précèdent ceux du corps, parce que les derniers délassent des premiers ; mais loin

d'y

préparer, en détournent; une heure ſous les armes, ou bien à partager entre la lecture & des conférences; une heure pour le ſouper; une heure à la danſe, pour la récréation, puis une courte prière & la retraite du coucher.

Cependant le genre, l'heure & la durée de ces exercices, doivent varier ſelon les ſaiſons & la température du temps. Tantôt on en donnera plus à l'étude, aux lectures & aux conférences; tantôt plus aux exercices du corps, ſoit mixtes, ſoit méchaniques. Quelquefois, ſur-tout en été, l'on avancera le coucher d'une heure, pour hâter d'autant le lever du lendemain, quand il s'agira de faire des promenades ou des courſes, toujours inſtructives, ou des travaux ruſtiques. Ceux-ci devant occuper la plus grande partie du jour, on fera trêve aux études littéraires.

Hors les temps de récréation, le ſilence doit être conſtamment obſervé, pour mieux vaquer aux travaux de l'eſprit ou de la main, dont la parole ou la converſation ne peut que diſtraire; mais on y ſuppléera dans le beſoin par le langage des geſtes. Dans toute aſſemblée nombreuſe, le bruit eſt d'un grand inconvénient. Il faut donc exiger le ſilence dans les maiſons d'inſtitution, même durant le repas, ne fût-ce que pour éviter les éclats & les débats de la parole, qui peuvent engendrer d'autres excès. Perſonne qui n'ait obſervé que dans les repas bruyans, on s'enivre, on s'échauffe preſqu'autant des clameurs que des boiſſons, & qu'on en ſort quelquefois avec des maux de tête très-laborieux pour la digeſtion. On doit recourir, pendant la table, à l'uſage de la lecture, que chaque élève peut faire à ſon tour: nouveau ſujet d'émulation entre les enfans qui s'inſtruiſent, même par les fautes qu'ils font ou qu'ils entendent faire.

Comme c'eſt ſur-tout à l'égalité qu'il faut élever pour toute la vie, la jeuneſſe républicaine; non ſeulement la nourriture ſera la même pour tout le monde dans les maiſons d'éducation nationale, mais on y portera l'uniforme

militaire, & ce ſera pour les enfans le gillet blanc avec la redingotte bleue & le pantalon blanc (1). En hiver, les ſabots plats, ou des ſandales de bois ſous des chauſſons de laine; la tête nue, avec des cheveux courts, ou le bonnet de la liberté, mais de toile toute l'année. Il ſeroit bon auſſi, pour s'habituer à la vie fraternelle des Spartiates, imitée à quelques égards par certaines ſociétés religieuſes, que le linge, & tout ce qui peut convenir aux enfans de même âge, leur fût également commun. Cependant, il y auroit des précautions à prendre ſur les habits & le linge, à cauſe des maladies cutanées ou d'autres épidémies de l'enfance. On doit pratiquer à cet égard les uſages ſalutaires de certaines maiſons publiques, telles que les caſernes & les hoſpices de ſanté; car la propreté, qui nous préſerve de certains maux, eſt un art conſervateur de la vie, un des liens extérieurs de la ſociété : c'eſt encore une vertu civile, qui tient à beaucoup de vertus morales, & qui doit entrer dans ces égards, cette attention, & cette ſorte de reſpect qu'on ne doit pas moins à ſoi qu'aux autres.

Point d'autres maîtres de muſique & de danſe, que les chants militaires & les danſes guerrières dont on égaiera les exercices de la gymnaſtique. Les attitudes, les évolutions & tous les mouvemens meſurés ſe forment par l'exemple; l'oreille par l'habitude d'entendre. On apprend à chanter, comme à prononcer, en écoutant; à marcher, ſaluer & ſe deſſiner, en regardant. Des élèves républicains ne prendront pas, dans les écoles, les airs & les graces factices de ce qu'on appeloit *le monde;* mais ils rappor-

---

(1) *Nota.* Liſez à ce ſujet une petite brochure de *Fauſt*, allemand, adreſſée à l'Aſſemblée nationale, *ſur un vêtement libre, uniforme & national*, à l'uſage des enfans. Cet auteur interdit abſolument la culotte, par des raiſons phyſiques & morales. Il conſeille une chemiſe, avec un ſarrau de toile pour l'été, ſur un ſecond ſarrau de laine pour l'hiver.

teront dans la société leurs manières & leurs sentimens ; du moins à leur postérité.

L'éducation nationale est moins faite pour instruire, que pour initier & comme accoutumer à l'instruction ; car on ne sait bien que ce qu'on apprend de soi-même, après en avoir reçu d'autrui les premières leçons. Elle doit donner les élémens, les principes, & mêmes les pratiques des sciences & des arts, pour tâter les dispositions, les talens, l'aptitude & le goût des élèves.

Il y a des choses que tous doivent savoir, ou faire : tels sont les fondemens de la Constitution française ; les élémens de la grammaire générale raisonnée ; les principes de la géométrie élémentaire ; les principales règles de l'arithmétique usuelle ; les travaux communs de l'agriculture & de l'économie rurale, entr'autres la plantation & la taille des arbres fruitiers ; les exercices de l'art militaire & de la gymnastique, tels que la lutte & la course, sans oublier l'équitation & la natation ; la première à nud, ou à crud, la seconde d'abord avec des scaphandres.

Ceux qui seront les moins propres à ces exercices communs, ne manqueront pas d'un goût particulier, ou d'une aptitude à quelques arts méchaniques. En général, les esprits réfléchis & nés pour la pensée, n'aiment point la danse, ni plusieurs la musique, & la plupart certains exercices de corps ; mais ils s'en attachent davantage aux sciences qui leur plaisent ou leur conviennent. Tous les élèves entreront dans un gymnase national avec une égale indifférence pour les objets de l'éducation publique ; mais aucun n'en sortira sans des connoissances scientifiques, ou quelque pratique d'un art ou d'un métier. La nécessité de parler, de juger & d'agir, sera germer les talens naturels de chaque élève, & montrera de bonne heure ce que la Patrie peut attendre de tous. Mais ne hâtez pas ces goûts précoces de l'étude qui, commençant par être, ou marquer des talens, finissent par l'horreur ou la satiété

des ſciences, ou même par une totale ineptie, lorſqu'ils n'éteignent pas la flamme de la vie avec les lumières de l'eſprit. L'exemple de deux génies les plus fameux, Paſchal & Newton, joint aux conſeils de quelques ſages médecins, tels que Tiſſot, vous avertiſſent de ne pas pouſſer aux ſciences, ſur-tout les enfans d'un eſprit rare, avant l'âge de douze ans; encore Paſchal mourut-il avant quarante ans, d'une eſpèce de conſomption d'eſprit & de corps. Voltaire auroit acquis peut-être plus de génie, s'il n'eût pas fait Œdipe à dix-neuf ans & la Henriade à vingt-cinq. Le Taſſe n'avoit fini ſa *Jéruſalem délivrée* qu'à trente-ſix ans; encore mourut-il fou de poëſie & d'amour.

L'éducation ne ſera donc que l'initiation. Tous ſeront appelés, invités, ébauchés, mais peu deviendront adeptes en pluſieurs genres; c'eſt beaucoup qu'on ne ſe retire pas inepte à tous. Il s'agit de diſcerner & diriger les diſpoſitions, & ſur-tout d'habituer les enfans à l'occupation, pour les préſerver de cette oiſiveté qui eſt la porte de corruption, ouverte à tous les jeunes gens qui entrent dans le monde à l'âge des paſſions. Déſormais ils ne pourront être ſi facilement, ni ſur-tout avec impunité, des citoyens dépravés, ou dangereux, ou nuls dans la ſociété.

Juſqu'à nos jours, la première éducation étoit plus faite pour boucher l'eſprit que pour l'ouvrir: c'étoient des prêtres qui l'avoient inſtituée, & les rois ne l'avoient que trop ſecondée. Dans toutes les familles, qu'apprenoit-on d'abord aux enfans? Le catéchiſme. Dans les écoles de village? Rien que le catéchiſme. On leur enſeignoit à lire dans des livres de prières, du français ou du latin qu'ils ne devoient jamais entendre: on leur faiſoit apprendre par cœur des hiſtoires de la Bible, ou des verſets de l'Evangile; ſouvent des exemples d'une morale ou d'une politique perverſe, & des dogmes incompréhenſibles. Mais que pouvoit-on eſpérer d'une inſtitution dirigée par des ſociétés nourries de fanatiſme, dans des bi-

bliothèques de théologie qu'on pourroit appeler *un hôpital de l'esprit humain ?*

Elevons sur ces ruines de la raison, des arsenaux de toute espèce d'armes & de munitions pour la défense du corps & de l'ame. Outre les atteliers & les ouvriers nécessaires soit à l'habillement & la nourriture des élèves, soit à l'entretien de la maison, tant pour la boulangerie, chaussure, couture, lingerie & blanchisserie, que pour tous les arts d'architecture, de forge & de menuiserie, qui s'exercent sur la pierre, le bois & le métal, ayez des moulins à vent & des moulins à eau, qui puissent travailler ensemble, ou l'un au défaut de l'autre, selon les saisons, qui secondent ou traversent leur activité. Les eaux peuvent faire aller une papeterie, aider à scier des planches & même des pierres, ne fût-ce que pour épargner l'espèce humaine; car le métier d'un homme condamné par la misère à scier un bloc de marbre, ne devroit être que le travail d'un forçat ou le supplice d'un Sisyphe. Ménagez vous aussi des fours à chaux & à brique, pour le service & les réparations continuelles des bâtimens. Le feu de ces fournaises contribue peut-être à purifier l'air d'alentour; mais les boucheries doivent être loin des gymnases, sur le bord de quelques eaux courantes, pour dérober aux élèves l'infection & le spectacle des tueries qui pourroit trop familiariser l'enfance & la jeunesse avec l'effusion du sang; il faut même, s'il se peut, leur épargner les cris de mort des animaux que l'on tue, pour conserver en eux la sensibilité qu'une éducation mâle & guerrière peut émousser de trop bonne heure. On a vu dans les *papiers-nouvelles*, il y a dix ou douze ans, le malheur d'une famille où un enfant de six à sept ans, s'amusant à jouer avec un couteau, égorgea l'un de ses plus petits frères sans s'en douter, en voulant imiter un langueyeur qu'il avoit vu tuer un cochon.

Non loin des gymnases, dans les villages les plus peu-

plés des environs, il feroit à fouhaiter que les nourrices euffent une falle, ou même une grange, où elles fe raffemblaffent, comme en Italie, tous les jours, fur-tout de l'hiver, pendant certaines heures, avec leurs nourriffons, fût-ce dans une étable à vaches dont l'haleine entretient une chaleur naturelle qui peut tenir lieu d'étuve contre le froid; haleine qui d'ailleurs pure, eft, dit-on, très-falutaire à l'homme, du moins contre la pulmonie. Les élèves viendroient vifiter ces villages une fois la femaine, dans leurs promenades, pour ne pas oublier la première éducation de la vie humaine, & ne pas perdre fur-tout l'habitude fi douce de voir des enfans à la mammelle, de les égayer, d'appaifer leurs cris, de les careffer & leur fourire. Les frères Moraves de l'Allemagne ont, dans leurs inftitutions du Groënland & de l'Amérique anglaife, des *nourriceries*, & c'eft l'un des grands biens qu'ils faffent au genre-humain, malgré leur fanatifme. Il faudroit de ces établiffemens dans notre Conftitution républicaine.

Bientôt chaque commune (ce doit être une loi de fraternité) nourrira fes indigens & foignera fes infirmes. Ainfi point d'hôpitaux à portée de nos élèves; mais feulement des maifons de fecours où ils puiffent apprendre à fouffrir, foulager & guérir les maux attachés à la vie. Les élèves du caractère le plus fecourable afpireront à la confolation de foigner les malades, comme à une récompenfe de leurs autres actions d'humanité. Mais comme tous les tempéramens ne font pas également affectés des douleurs d'autrui, ni propres aux foins que demandent les infirmités humaines, au lieu d'en faire un devoir égal à tous les élèves, laiffez-en les divers offices à l'émulation des différentes vertus, compatiffantes ou généreufes, telles que l'amitié, l'active pitié, la vigilance & l'affiduité, l'empire fur fes fens & fes paffions pour furmonter le dégoût de certains maux, & fupporter le fpectacle des fouffrances qu'on foulage.

C'eſt ainſi qu'on doit former le cœur de l'homme, en inſtruiſant ſon eſprit, ou même avant de l'éclairer : apprenez-lui d'abord à être bon, pour être heureux. Cependant n'oubliez pas le premier objet de l'inſtitution nationale, qui eſt de prévenir toutes les épidémies de l'eſprit humain, les erreurs & les préjugés qui dénaturent l'homme, les terreurs de la ſuperſtition d'où naiſſent les fureurs du fanatiſme; écartez tous ces monſtres en chaſſant l'ignorance. Que tout, dans un gymnaſe, concoure à l'inſtruction; que les ſalles, les jardins, les fermes, les champs eux-mêmes, ſoient autant d'écoles.

Dans la claſſe ou la ſalle de grammaire, ſeront affichées ſur les murs, des tables de nomenclature univerſelle en très-gros caractères. On y verra d'abord le tableau des deux mères-langues ſavantes, grecque & latine (ſi pourtant celle-ci n'eſt pas la fille ou l'héritière de celle-là); leurs mots originaux & primitifs, qui ſeront comme les racines de nos langues vivantes du Midi, l'italien, le français & l'eſpagnol. D'un autre côté ſera la nomenclature de la langue allemande, qu'on peut regarder comme la mère de nos langues du nord de l'Europe, entre leſquelles ſe trouve la langue anglaiſe, mixte comme ſon gouvernement (1).

---

(1) *Nota*. Conſultez la grammaire univerſelle comparative de Gebelin pour former les tables analytiques des langues : ayez un carton à pluſieurs colonnes. Dans la première, vous mettrez les mots radicaux; & dans les ſuivantes, les mots dérivés. Du mot grec *patir* ou *pater*, *pateros*, vous ferez ſortir à côté les mots latins *pater*, *patris*, d'où les mots italien & eſpagnol, *padre*, & le mot français *père*. Suivez les mêmes dérivations ou filiations, ſoit dans ces deux langues, ſoit dans la langue allemande, dont vous verrez les divers idiômes dériver du pur ſaxon, ſi pourtant les plus groſſiers ne ſont pas plus reſſemblans à leur mère que les plus châtiés; de même que nous voyons en France nos patois

Dans une autre salle sera la classe des mathématiques, tapissée des principales figures de géométrie, soit peintes sur le mur, soit tracées sur des cartons mobiles. Au milieu, sur des tables, se oient étalés tous les instrumens de mathématiques dont l'usage est nécessaire à l'instruction pratique. Si vous voulez attacher les enfans à la géométrie, faites-leur en tracer toutes les figures au compas; qu'ils forment eux-mêmes des sphères, des globes, des boussoles aux trente-deux vents ou rhumbs de vent. Ce seul travail manuel vous fera découvrir, peut-être, parmi des jeux d'enfans, un mathématicien & un méchanicien; & l'un pourra devenir utile à l'autre. C'est ainsi que Newton devina son systême des couleurs dans une bulle de savon. L'étude de la Géométrie a même cet avantage qu'elle rend indispensable celle de l'arithmétique ou du calcul, & qu'elle est la porte de toutes les sciences mathématiques pures ou mixtes.

Une troisième salle doit être destinée à l'étude du dessin; mais vous ne l'ornerez que de plans de bâtimens, de jardins, de paysages, entremêlés cependant d'estampes, la plupart représentant des objets & des sujets champêtres, qui représentent à l'âme des images attendrissantes, paisibles & riantes. On ne s'occupera dans ce sallon, pour l'ordinaire, qu'à des dessins d'arpentage, de plantation, soit de bois, soit de vergers; de potagers & de parterre; enfin d'architecture rustique. Mais rien n'empêcheroit qu'un enfant épris ou saisi d'un certain goût pour la peinture ne pût se livrer de bonne heure à son instinct, & le suivre en liberté. Ainsi, nos écoles seront comme un pays de mines pour l'esprit & les talens:

---

méridionaux se rapprocher plus de la langue latine que le français le plus épuré, poli par le temps & l'usage. Tel le paysan ressemble plus que le courtisan, à l'homme de la nature.

il s'en trouvera beaucoup de communes, de plomb, de fer & de cuivre pour les arts ordinaires, mais quelques-unes, quoique rares, d'argent & d'or. Il ne s'agit que de découvrir & d'exploiter ces mines, d'abord obscures & brutes, mais tôt ou tard utiles & brillantes sous la fonte des forges & la polissure de la lime.

Une salle de géographie est l'une des plus instructives dans toutes les écoles primaires. Parmi les cartes ordinaires dont on couvrira, pour ainsi dire, les murailles & les carreaux du sallon, il faut étudier d'abord la carte topographique de la commune & du canton de l'école où sont les élèves; puis celle du district où se trouve le canton; puis celles des autres districts du département; & celui-ci dans une carte séparée : ensuite on fera parcourir les cartes en grand de chaque département, enfin la carte géographique très-étendue de tous les départemens ensemble de la République entière, une & indivisible.

Mais pour en rendre la description plus intelligible, en la mettant, pour ainsi dire, sous les pas & sous les yeux des élèves, il faudroit tracer la carte de la patrie dans un terrein clos du gymnase, qu'on appelleroit Jardin patriotique. Là seroient désignés, & distribués en autant de carreaux, les départemens de la République Française. Un arbre, un arbuste, un poteau présenteroit le nom de chacun; ils seroient tous séparés par de petites allées, ou sentiers : on les distingueroit par des fleurs, des fruits, des plantes, ou d'autres productions particulières à chaque département, ou qui s'y trouveroient les plus abondantes & renommées. Ainsi, dans l'un, on semeroit un petit carré de froment; dans l'autre, un carré de millet; dans un autre, du lin, ou du chanvre; dans les départemens de la Côte d'Or, de l'Yonne & la Gironde, on verroit quelques pieds de vigne, en raisins rouges ou blancs; dans un autre, une treille, ou un espalier de muscats pour les vins liqueureux; dans les

carreaux des Bouches-du-Rhône, ou des départemens du Var & du Gard, on verroit, ſoit en caiſſe, ſoit en pied, dans des couches, ou ſerres à vîtrages, des oliviers, des figuiers, des grenadiers, ou des orangers, ſelon que ces arbres y dominent plus ou moins, & peuvent être ſoignés & conſervés dans les différens climats chauds de la France. Les carreaux du Calvados & de la Seine-Inférieure ſeroient déſignés par des pommiers à cidre; celui de l'Indre & Loire, par des pruniers. Au défaut de productions ſingulières, & même dans les jardins où le climat ne permet pas de les cultiver, on placeroit de petites colonnes portant en inſcription un événement, ou le nom d'un homme fameux, propres à diſtinguer le département tracé dans un des carreaux géographiques. Autant qu'il ſeroit poſſible, le fait, ou l'homme auroit du rapport à la révolution. Ainſi, ſur la colonne ou l'eſpèce d'obéliſque, qui déſigneroit le département de Paris, on liroit: *Priſe de la Baſtille*, ou *conquête de la liberté*; & ſur une autre colonne: *Révolution du* 10 *Août* 1792; *tombe la Monarchie*, *vive la République.* Pour les autres départemens on choiſiroit ainſi des événemens mémorables, ou des payſages, ou des édifices, ou des fleurs, ou des montagnes remarquables, comme le *Mont d'Or*, pour la Haute-Loire, & l'embouchement de la Saone dans le Rhône, pour déſigner la ville de Lyon, comme chef-lieu d'un département remarquable à pluſieurs titres. Au reſte, chaque gymnaſe auroit ſon jardin géographique diverſement décoré pour les productions, les événemens, & les inſcriptions, ſelon la diverſité des climats & des terreins, le génie & le goût des ordonnateurs qui préſideroient aux différens plans. Ce modèle ou projet peut ſervir de guide plutôt que de règle. L'idée en ſera toujours aſſez heureuſe & féconde, ſi elle peut en inſpirer de meilleures.

J'avois autrefois imaginé dans les rêves de ma jeuneſſe, que le parc de Verſailles auroit pu repréſenter la mappe-

monde du continent entier de la terre, au lieu de ces monumens riches & périssables, la plupart frivoles, qui excitent encore plus l'envie du peuple que la curiosité des admirateurs étrangers. On en revenoit accablé de la magnificence & de l'ostentation du Prince qui fit créer ces merveilles de tant d'arts, sur-tout quand on pensoit que ce parc coûta les sueurs, les larmes & le sang d'une infinité d'hommes; triste réflexion qui fait tomber de son piédestal de gloire la grandeur colossale de ce Louis, dont on renverse aujourd'hui les statues.

Allez encore dans ces jardins de Versailles, étudier des antiques grecques ou romaines, qui retracent à votre émulation des héros républicains. Mais, au lieu d'établir un gymnase, dans une ville trop grande & trop près de Paris, pour y former des élèves à la vertu, changez ce palais des Rois tyrans en un asyle des malheureux qu'ils ont faits. Qu'il devienne un refuge de l'indigence, digne de le disputer à l'hôpital de Goa, le mieux doté, le mieux servi qu'il y ait dans l'univers.

Revenons de notre jardin patriotique, à la salle de géographie. . .

Avant tout, offrez à vos élèves une carte du globe, qui ne trace aux yeux que les grandes ou petites chaînes de montagnes; les fleuves qu'elles versent sur toutes les terres; enfin, les côtes & les mers où ces fleuves se débouchent. Chaque élève y fera son voyage autour du monde, en s'embarquant, du moins en idée, sur le port de mer le plus voisin de son école, en côtoyant, du doigt & de l'œil, les terres, jusqu'à l'embouchure du premier fleuve qu'il rencontrera dans sa route & qu'il remontera jusqu'à sa source. De-là, qu'il cherche celle du fleuve le plus voisin, pour le descendre jusqu'à son embouchure; puis suivant encore la côte de la mer, il naviguera vers un autre fleuve, pour s'y emboucher, le remonter & descendre à la mer par la source d'un troi-

sième, ou quatrième fleuve. Cette échelle ascendante & descendante feroit ainsi parcourir en très-peu de temps la mappe-monde nue & purement physique, dont les principales masses serviroient de point de ralliement à la mémoire, pour mieux la fixer sur tous les pays de la terre, distingués ou remarquables par leurs productions, les populations, les mœurs & les lois des différentes nations qui les ont partagées en états, dans leurs conquêtes & leurs émigrations. La géographie physique serviroit alors d'introduction à la géographie politique, & à l'histoire tant naturelle que civile, de tous les pays & les peuples du monde.

A ce sujet, on peut encore imaginer une carte historico-géographique, dont voici le plan, ou le projet en légère esquisse.

Cette carte, consacrée à l'étude de l'histoire, renfermeroit, à la place de tous les noms de lieux où il ne s'est rien passé de mémorable, les grands événemens ou les monumens des arts, qui ont illustré les pays les plus célèbres. Ainsi, dans la carte de la Grèce, on s'arrêteroit à l'isthme de Corinthe, pour y lire un précis des richesses de l'art qui rendirent cette ville fameuse. On y rappelleroit Mummius, faisant entasser sur des chariots les vases précieux de toute espèce, en disant aux conducteurs de ces dépouilles, qu'il les en rendoit responsables, sous peine de payer ou donner à Rome autant d'airain que ces vases en pouvoient peser. Heureux siècle, (ajouteroit-on, d'après Velleïus, Montaigne & J. J. Rousseau,) heureux âge où les Romains, conservant encore leur simplicité dans l'ignorance des arts, n'estimoient les choses de luxe que par la matière & non par l'ouvrage.

A l'article d'Athènes, on marqueroit les plus éclatantes actions des beaux temps où cette ville fut une république dominante sur les mers & sur le continent.

A Sparte, on parleroit de ses mœurs & de ses hommes.

A Mycènes, on retraceroit le sacrifice d'Iphigénie, dévouée aux Dieux par son père Agamemnon; tant le fanatisme outrage la nature!

Dans la Thessalie, sur le mont Olympe, on liroit: *c'est ici qu'Alexandre vint pleurer sur le tombeau d'Achille.*

Toutes les isles de l'Archipel seroient à jamais gravées dans ce tableau, par la mémoire ou de leurs lois, ou de leurs temples, ou de leurs jeux & leurs institutions, ou par ce qu'en ont dit de plus durable les poëtes & les historiens.

Les pays renommés dans l'antiquité, ne seroient caractérisés que par des faits de l'histoire ancienne.

Certains pays qui ne sont connus que par l'histoire moderne, n'offriroient que des champs de bataille, ou les noms des tyrans, c'est-à-dire, des rois qui les ont gouvernés; d'autres en petit nombre, que les noms de leurs grands hommes, philosophes, ou savans, ou méchaniciens, ou même artistes célèbres.

L'Angleterre brilleroit dans ce petit Atlas, par les événemens, les auteurs & les martyrs de ses révolutions civiles & religieuses.

Enfin, à la suite de la carte de France, on traceroit un court précis de l'histoire de son immortelle révolution, avec les époques de sa naissance & de ses progrès, avec le nom des plus illustres victimes qu'elle a moissonnées, soit dans les insurrections populaires, soit dans les invasions étrangères. Ce précis historique devroit fixer par sa matière & son style laconique & pressé, la carte de la République dans la mémoire des enfans, & transmettre l'amour de ses grands hommes avec celui de la patrie dans l'ame de la jeunesse.

Indépendamment de cette première étude géographique de l'histoire, qui doit être communiquée à tous les élèves, même des écoles primaires, s'il est possible, rassemblés

dans la bibliothèque de chaque gymnase, les plus beaux rayons de l'histoire ancienne & moderne. Le choix des lectures publiques & particulières est de la plus grande importance, sur-tout en ce genre. Il faut y familiariser l'enfance par la connoissance des temps anciens ; & les élèves d'une République, par l'histoire des Grecs & des Romains. Commencez-la par le voyage en Grèce du nouvel Anacharsis.

Pour le reste de l'histoire, il faut attendre quelque excellent abrégé des annales, soit des empires despotiques de l'antiquité, soit des monarchies modernes ; abrégé qui soit fait exprès pour l'usage des Républiques. Rien n'est plus propre à renforcer l'amour de la liberté, par la haine des tyrans & le mépris des esclaves. Ces sortes de lectures publiques, durant les repas du gymnase, exciteroient l'attention & l'enthousiasme des jeunes élèves.

Un bon abrégé de l'histoire d'Angleterre & de celle de Suède, manque à l'éducation des peuples libres. Les révolutions de ces deux Etats seroient très-instructives pour des écoles de la liberté.

Après l'histoire civile en précis destinés à propager la morale du patriotisme, la meilleure étude ou lecture est celle de l'histoire naturelle, & c'est dans les recueils de voyages qu'il faut la chercher. Rien de plus curieux, de plus varié, de plus riche en connoissances de toute espèce, que certains voyages particuliers, comme celui de la Perse par Chardin ; les voyages modernes ou récens, tant en Egypte qu'en Arabie, en Syrie ; les voyages autour de la terre, par l'amiral Anson, Bougainville, Cook.

C'est ici le lieu de dire qu'il reste encore à faire, pour les philosophes & les vrais savans, un extrait essentiel de la grande histoire des voyages par l'abbé Prévost & ses continuateurs ; extrait à réduire en deux ou trois volumes. A la place des aventures ou des mensonges des voyageurs,

on y rapprocheroit toutes les matières du même genre en masses particulières, divisées en sections, ou livres, ou chapitres, de façon à classer ces diverses connoissances dans un ordre analytique, propre à former dans l'esprit la plus grande liaison des objets & des idées. Cet ouvrage seroit une récapitulation de tous les faits généraux de la nature, agissant par elle-même, ou mise en œuvre par l'homme, & ces faits seroient présentés en autant d'axiômes ou de principes. On y verroit l'histoire naturelle de la mer, c'est-à-dire, de ses poissons, soit les plus monstrueux, solitaires & comme sédentaires, soit les plus nombreux, errans en colonies ou peuplades, ou bandes; de ses végétaux & de ses fossiles curieux ou précieux; des oiseaux qui la traversent ou l'habitent; de ses phénomènes les plus singuliers; de ses courans, ses glaces, ses tempêtes & ses vents dominans. Dans chaque zone on placeroit uniquement les productions de la terre qui distinguent chaque climat, les formes, les couleurs, les lois & les mœurs qui différencient les peuples. Ce seroit comme le résumé de ce qu'on trouve de plus lumineux & de plus exact dans Aristote, Pline, Bacon, Descartes, Buffon, les philosophes, les naturalistes & les voyageurs.

C'est une entreprise digne des meilleurs esprits qui soient en France, ou même en Europe; digne d'être proposée par une assemblée nationale, à l'émulation des savans & des grands écrivains, avec l'encouragement d'une récompense, soit en prix d'honneur, soit en magnificence réelle, qui fût proportionnée au mérite & à l'utilité d'un tel ouvrage. Un élève sortant des gymnases seroit assez instruit, s'il se sentoit capable de lire & de mettre à profit ce livre de la nature.

Un code abrégé des lois & un catéchisme de morale, doivent être les premiers livres de l'enfance. Dans celui-ci seroient renfermés les principes fondamentaux de la société, & les devoirs les plus essentiels qu'elle impose. Chaque vérité de ce ca-

téchisme seroit rendue sensible par un exemple familier. Si ce livre étoit bien fait, on l'entendroit sans peine. La méthode de cet ouvrage seroit celle de la nature même. Il faudroit y présenter à l'esprit ce qu'elle montre aux sens, y parler d'abord de ce que les enfans voient le plus souvent, en tirer les conséquences qui dérivent des sentimens les plus spontanés & les plus habituels.

Les hommes doivent s'aimer. Développons cette idée. Un père & une mère qui pourroient ne pas aimer leurs enfans, les laisseroient mourir de faim ou de maladie. Si un enfant n'aimoit pas son père & sa mère, ils ne voudroient prendre aucun soin de lui. Tout le monde abandonneroit cet enfant, parce qu'il n'auroit pas le cœur bon. Comment vivroit-il tout seul? S'il n'aimoit pas ses frères & ses sœurs, il faudroit l'éloigner de la maison de son père. Cet enfant ne verroit plus sa mère ni ses frères; ils ne l'embrasseroient plus le soir & le matin; on diroit: cet enfant est bien malheureux; son père est bien à plaindre d'avoir un fils qu'il ne peut plus aimer ni garder chez lui. Que deviendra cet enfant? On donnera peut-être de l'argent pour qu'il ait du pain; mais il ne le mangera pas avec ses frères, à la table de sa mère. Elle pleurera souvent de ne plus voir dans sa famille un fils qu'elle a porté dans son sein, & nourri de son lait. Si cet enfant n'est pas aimé de ses parens, il ne le sera pas non plus des étrangers; il deviendra méchant, & tout le monde le fuira. Comment pourra-t-il apprendre quelque chose pour gagner sa vie? S'il ne sait pas travailler, que fera-t-il, tandis que chacun est occupé?

Voilà, ce semble, comment on peut inculquer aux enfans le premier sentiment dont ils ont besoin pour être secourus dans leur foiblesse. Le plus doux attrait de la société, c'est l'attachement réciproque. De ce fond vous tirerez tous les élémens de la morale & de la législation. Éclairez d'abord l'esprit par le cœur; remuez l'un pour

exciter

exciter l'autre, & qu'ils marchent toujours d'accord dans les progrès de leur développement. L'amour du travail & de la gloire, ou de l'estime publique, la bienfaisance & l'humanité, l'amour de la patrie, tous les sentimens républicains naîtront des premiers mouvemens de la nature; & le fils le plus tendre deviendra le meilleur citoyen.

Quant au code abrégé des lois, il suffit à tous les élèves de savoir par cœur & par sens, *les Droits de l'homme*, qu'ils doivent avoir sous les yeux, dans toutes les écoles; apprendre & répéter souvent pour les bien entendre, expliquer eux-mêmes, en répondant aux questions qui leur seront faites, soit entr'eux, soit par les instituteurs, une fois la semaine. De plus, il leur faut un recueil de tous les décrets qui peuvent regarder leur âge, leur instruction, leurs droits & leurs devoirs particuliers.

Parmi les livres élémentaires de l'éducation républicaine, livres presque tous à faire, il faut mettre,

1°. Un recueil des faits les plus propres à exciter ou échauffer l'amour de la patrie. Ces faits se trouveront dans les vies de Plutarque & chez les historiens des peuples libres de l'antiquité;

2°. Un recueil de maximes, pensées, sentimens & réflexions les plus belles sur la liberté, l'égalité, la fraternité, l'héroïsme & la magnanimité des vertus républicaines;

3°. Un recueil de faits pris dans l'histoire ancienne, ou moderne, des monarchies, soit de l'Orient, soit de l'Europe, tous choisis pour inspirer la haine de la tyrannie, du despotisme & de la royauté. Le théâtre des Grecs & le théâtre anglais de Shakespéar, peuvent fournir beaucoup de traits, de sentences & d'idées qui produiront cet heureux effet dans de jeunes ames républicaines.

Comme le clergé romain avoit rendu chrétienne presque toute la morale philosophique des anciens; de même l'on devroit prendre dans la Bible, l'Evangile, la philosophie

payenne, dans les livres d'éloquence ou de morale du christianisme, tout ce qui peut servir à fonder, à inculquer, propager & perpétuer une doctrine républicaine.

Les Hollandais voulant faire haïr la domination espagnole, donnèrent long-temps pour lecture à leurs enfans, un recueil des cruautés que cette nation (esclave & guerrière par fanatisme, comme les Maures dont elle descend en partie) avoit commises dans la conquête de l'Amérique. Un extrait des guerres & des négociations de la Maison d'Autriche, travaillé dans le même esprit & pour le même but, ne tarderoit pas à la faire détester dans toute l'Europe. C'est aux rois de soudoyer les faux publicistes & les panégyristes serviles de la monarchie. C'est aux républicains d'écrire, comme d'agir, par enthousiasme & dévoument, en faveur de la liberté des peuples.

Pour élever les enfans dans cet état de joie & de santé qui fait prospérer l'éducation, tenez-les presque toujours ensemble; les jeux alors, & les plaisirs veilleront même à leurs mœurs. Que les exercices de chant, de danse & de tactique, soient exécutés en troupes nombreuses, en chœurs, en groupes ou bandes, de douze, vingt & cinquante, par compagnies, pelotons & divisions. Des parades avant le dîner; des danses après les repas: des chants & de la musique instrumentale avant le sommeil; des airs de trompette & de clarinette pour le réveil, airs tantôt gais, tantôt doux, tantôt graves, toujours en harmonie avec le genre des exercices par où doit commencer la journée, & qu'il faudra varier selon les saisons & le temps, les jours sereins ou pluvieux. La musique préparera les esprits & les sens aux différens travaux où les élèves seront appelés : il en faut même pour disposer l'âme au recueillement & à l'attention que l'étude exige de la jeunesse (1).

---

(1) Les législateurs des Thébains voulant travailler à amollir

Assortissez la musique à toutes vos leçons; ainsi lorsqu'on lira les vies de Plutarque, pour mieux graver les institutions de Lycurgue dans l'esprit & le cœur, faites exécuter une marche guerrière au son des flûtes, ou même une sorte de danse pyrrhique. La musique pourroit influer autant que la parole, dans l'instruction, & sur-tout dans le régime des mœurs. Choisissez quelques airs de la musique posthume de J. J. Rousseau, qui les appeloit ses *consolations*. Il en est de simples & touchans qui respirent l'onction religieuse d'un cantique, & qu'on peut chanter en chœur dans une assemblée, & même seul dans un bois, ou dans un vallon, au pied des Alpes ou des Pyrénées. Ces airs peuvent être transportés sur des paroles adaptées à certains exercices de toutes les écoles nationales: on y trouvera cette expression unique de la nature qu'admiroit Rousseau lui-même dans la musique de Gluck. Ces deux hommes semblent faits pour ressusciter parmi nous, l'un par ses chants, l'autre par ses écrits, les mœurs, les sentimens, & toutes les nobles passions des plus heureux temps de la Grèce. Fouillez dans ces mines du sublime & du beau, si vous voulez former des républicains, c'est-à-dire un peuple vertueux (1). Que nos meilleurs poëtes,

---

& adoucir, dès leur enfance, la trempe trop forte de leur courage, mêlèrent le jeu de la flûte parmi leurs occupations sérieuses & parmi leurs plaisirs; aussi choisirent-ils pour patron la déesse *Harmonie*. Plutarque, vie de Pelopidas.

(1) *Note du citoyen Grégoire, évêque du Loir-&-Cher.* Lawater a fait un recueil de chansons patriotiques en allemand, dans lesquelles il célèbre les fondateurs de la liberté helvétique, & les événemens célèbres qui ont illustré la révolution des Suisses. Je les ai oui chanter dans les vallées de leur pays avec un ton & un sentiment d'enthousiasme, plus vrai, plus sensé que celui des gondoliers de Venise, qui chantent les octaves galantes du Tasse. Il seroit bien intéressant qu'aux chansons plates & indécentes de nos campagnes, on substituât des couplets qui feroient

déja faits, ou naissans, veuillent traduire en vers français certaines odes dithyrambiques & guerrières de la muse allemande Kartsch qui les composoit en Saxe durant la guerre de sept ans, terminée en 1762; & que Gossec soit l'Orphée ou le Linus de ces nouveaux Tyrtées.

Mais c'est sur-tout dans les travaux champêtres qu'il convient d'employer le charme de la musique. Consacrons les *semailles*, *la fenaison*, *la moisson* & *les vendanges*, par autant de fetes agricoles. Tous les âges de l'institution peuvent y concourir. Les enfans de douze à quinze ans traîneront d'abord la herse, ou le cylindre, sur la terre dès long-temps sillonnée à plusieurs travaux ou labours, & marcheront comme attelés en cinq ou six couples. L'âge le plus foible, mais bien dirigé par des semeurs exercés, jettera le grain; & le plus fort, mais aidé d'un laboureur de profession, maniera la charrue & creusera les derniers sillons. Cependant, aux deux extrémités du champ, des concerts d'instrumens & des chœurs nombreux de voix, animeront le travail par des airs & des chants assortis à l'objet, ou mesurés aux mouvemens, de ce premier ouvrage de la culture qui poliça la terre.

La fenaison n'a besoin que d'elle-même & de sa saison pour inviter la jeunesse aux divers exercices que cette récolte exige. Le spectacle seul des prairies, la vapeur balsamique qui s'en exhale au soleil, la facilité d'un travail le moins pénible & le plus varié, le nombre & le mélange des groupes qu'il emploie en plusieurs files alignées & parallèles, la gaieté qu'il inspire & dont il s'accroît & se fortifie, tout y présente une fête continuelle. Il n'y faut

---

chérir les vertus du patriotisme, & fortifieroient l'horreur de la tyrannie avec celle du vice. Ce seroit un moyen de plus d'anéantir la plupart de nos patois. J'ai engagé plusieurs de nos poëtes à s'occuper de cet objet important, entr'autres les citoyens Champfort, Chesnier, François Neufchâteau, &c.

point d'inftrumens de mufique, parce que les chants y naiffent d'eux-mêmes, & que le travail feul y excite les faneurs. Perfonne alors qui, foit en les voyant, foit en les écoutant, ne fe fente comme entraîné, par ce fpectacle, à partager & leur joie & leur peine.

La moiffon eft plus férieufe, ou plus grave, foit par l'importance de fon objet, foit par la fatigue de fes travaux, puifqu'elle fe fait dans les jours les plus longs & les plus brûlans de l'année, au moins dans nos régions du midi. Ce font des *Fêtes Céreales* qu'il s'agit d'inftituer & de célébrer. On peut en prendre l'idée chez les anciens peuples, tels que les Egyptiens, pères des arts créateurs; dans les géorgiques de Virgile, les Ydilles de Théocrite, le Télémaque de Fénelon, le monde primitif de Gebelin, & le voyage d'Anacharfis.

Déjà, malgré le régime féodal, un feigneur de la Gafcogne ou du pays d'Aufch, avoit établi dans fes terres une fête agricole, où il vouloit travailler avec toute fa famille, & manger à une même table avec tous les moiffonneurs, alors fes vaffaux, aujourd'hui fes égaux. Cette fête qui devoit durer huit jours, étoit digne des fiècles d'or des Grecs & des Romains. Le règne de l'égalité va renouveller en France les beaux jours de cet heureux âge. C'eft alors que les campagnes verront refluer dans leur fein, avec l'abondance, cette population que la mifère en avoit fait déborder dans les villes. Alors on verra promener dans les champs, en longues bandes, ces chœurs de jeunes garçons, armés de faucilles, & ces chœurs de filles en jupes & corfets blancs, portant fur leurs têtes des corbeilles bordées de fleurs & chargées des épis nouveaux. Les cérémonies folemnelles que la religion a dérobées à l'antiquité des premieres fociétés du monde, retourneront à leur origine. Le pain y paroîtra, non plus changé en Dieu, mais porté en pompe, confacré par les travaux du peuple, & toujours digne du culte ou de

l'empreſſement des mortels. Des danſes mêlées de la jeuneſſe des deux ſexes, précéderont & ſuivront les vieillards qui, placés au centre, étaleront gràvement les faiſceaux, ſoit des inſtrumens, ſoit des gerbes de la moiſſon, entourés de fifres & de tambours, dont le bruit ne doit être interrompu que par des hymnes & des cantiques relatifs à la plus belle & la plus ſainte fête de l'année, celle du renouvellement de la premiere ſubſiſtance du monde civiliſé.

Imaginez ſi la jeuneſſe de vos gymnaſes voudra célébrer ſes Céréales! Voyez déjà la premiere claſſe, de ſix à neuf ans, rangée en deux files, & l'une vêtue de longues robes blanches de l'enfance, repréſentant par ſon innocence impubère ce ſexe, qu'on ne diſtingue dans le bas-âge qu'à ſa parure. Les quatre claſſes de l'inſtitution défileront par ordre avec les attributs & les fruits de la fête & de la ſaiſon, plaçant au milieu d'elles les graves inſtituteurs, dont l'âge eſt également éloigné des deux extrémités de la vie. Voyez les enfans armés de piques proportionnées à leur taille, & les pubères avec leurs fuſils à bayonnettes, comme pour défendre les champs & la liberté de la patrie, unique ou premier objet de la guerre permiſe à des républicains. C'eſt-là que des groupes de jeunes corybantes célébreront par des danſes & des chants les préſens de la terre, cette mère féconde en hommes & en moiſſons. Mais ces cérémonies ne doivent que précéder & ſuivre, par deux fêtes, l'une initiale & l'autre terminale, les travaux de la moiſſon où les quatre âges de la jeuneſſe auront auſſi leur part. Le plus fort ſciera les épis; les deux premiers âges étaleront la moiſſon au ſoleil avec de petites fourches, & prépareront les faſcines pour lier les gerbes. Sans doute qu'on aura dreſſé des tentes au milieu des champs, ou ſous de grands arbres, ſoit pour le repas des moiſſonneurs, ſoit pour abriter

les enfans contre la chaleur, aux heures du jour les plus ardentes.

Mais la plus joyeuse de toutes les fêtes agricoles, c'est la vendange, parce qu'elle fait jouir de ses fruits ceux qui les recueillent. La jeunesse & sur-tout l'enfance, dont le plaisir le plus vif est dans le premier des besoins de la vie, prend alors son déjeûner comme à la dérobée, & se paie de son travail par ses mains. Aussi quels chants & quels cris de joie bruyante retentissent alors dans les campagnes, & rejaillissent des coteaux sur les plaines! Cependant au sein de cette alégresse libre & désordonnée, les enfans distribués par couples autour des pieds de vigne, les parcourent & les dépouillent ensemble avec un panier. La jeunesse des deux plus grandes classes se répand de tous côtés pour vuider les corbeilles dans des espèces de hotte ou panier à deux anses, qu'ils vont décharger dans un grand tonneau, qu'en certains de nos cantons méridionaux, on appelle *doüil*, du mot latin *dolium.*

Dans les pays où Pomone supplée à Bacchus, l'habitant a ses récoltes de houblon, pour la bière, ou de pommes à cidre; enfin de tous les fruits d'automne, & ce doivent être aussi des fêtes champêtres, comme des jouissances, pour ceux qui recueillent ces derniers présens de l'année.

Quoiqu'il en soit, les travaux de toute la journée ne seront interrompus que par le repas du midi qu'on prendra sous des arbres fruitiers, tels que des figuiers & des pêchers d'automne qui se trouvent souvent dans les vignes; ou, s'il se peut, on se rassemblera sur les bords d'une fontaine, autour des mêts étalés sur le gazon pour les vendangeurs.

Le soir on se retire dans l'ordre où l'on est venu le matin, c'est-à-dire, en files ou groupes dansant & chantant des airs bachiques, au bruit des tambours, des fifres

& des clarinettes, où peuvent se mêler les premiers inftrumens de la musique champêtre, le haut-bois, la flûte paftorale & le chalumeau.

Après le souper qui se prend à couvert, & aux flambeaux, sous des hangars voisins des cuviers, une partie des vendangeurs va fouler le raisin à la lampe des nuits, jusqu'à l'heure de la retraite, qu'on peut retarder impunément pour les élèves les plus robuftes, parce que celle du réveil eft plus tardive qu'en été. Ce travail de la jeunesse des gymnases n'empêchera point qu'on ne leur associe des ouvriers ou mercenaires des champs, plus exercés à tous les travaux ruftiques. Ceux-là s'occupent durant le jour au pressoir, à fouler la vendange, pour remplir les cuves des flots de vin qui ne cessent de couler sous leurs pieds, avec plus de vérité que les fleurs ne naissent sous les pas de leurs maîtresses; aimables mensonges qui n'en sont pas moins rians à l'imagination des chaftes amans.

Mais outre ces fêtes rurales, inftituées en quelque sorte par la nature même, il faut en établir de civiles pour la jeunesse; une entr'autres pour les enfans. On en trouvera le motif & l'esprit dans le trait suivant de l'hiftoire ancienne.

Anaxagore persécuté à Athènes, sous le prétexte d'irreligion, quoiqu'il eût, pour ainsi dire, découvert l'idée de la divinité, & donné le premier un nom à l'ame, se retira à Lampsaque, où la considération dont il jouit alla jusqu'à lui faire bâtir un autel. » Les principaux chefs » de la ville, (dit Diogène Laërce) le visitèrent un peu » avant qu'il mourût, & lui demandèrent s'il avoit » quelque ordre à donner. Il leur fit réponse qu'il ne » souhaitoit autre chose, sinon que l'on permît aux en» fans de se divertir toutes les années dans le mois qu'il » seroit mort «. Cela fut exécuté.

Rousseau certainement a plus fait pour les enfans qu'A-

naxagore. Il leur a rendu, pour ainsi dire, le lait de leurs mères, la liberté des mouvemens dans l'aisance des vêtemens, l'exemption des châtimens, du moins corporels, enfin tout le bonheur de leur âge. Il faudroit donc que le jour anniversaire de sa mort fût célébré par les enfans, le 3 ou le 4 de Juillet. Ils iroient tous habillés, les garçons à *la Jean-Jacques*, les filles en jacquete ou robe blanche, un peu courte, sur deux files, à côté de leurs mères qui formant une bande au milieu de ces deux, tiendroient par la main leurs plus petits enfans des deux sexes qui auroient besoin d'être menés.

Celles qui seroient nourrices, porteroient les leurs à cette fête. On se rendroit dans le champ des écoles primaires, où seroit dressé sur un piédestal élevé, le buste en grand de J. J. Rousseau, entre les images ou les petits bustes d'Emile, & de Sophie. Là se chanteroit une hymne ou des couplets en l'honneur de ce philosophe, ensuite des hymnes à la patrie, & l'on danseroit au son des instrumens les plus doux, tels que la flûte & la clarinette, autour de ces bustes.

Les pères de famille viendroient distribuer aux enfans couronnés de fleurs & parés du ruban tricolor, de petits gâteaux & des douceurs ou bombons de leur âge, ou des fruits de la saison, enfin des présens ou des parures, que leurs mères garderoient pour les leur dispenser à propos.

On sent bien qu'une telle fête seroit une des plus sacrées pour les gymnases, où l'on imagineroit une façon particulière de la solemniser. On appelleroit cette fête la *Jean-Jacques*, ou la *fête des enfans*; elle vaudroit bien les trois fêtes de Saint-Jean, de Saint-Jacques & des *Innocens*, dont on ne voit ni l'origine, ni le but, ni le plaisir, quoiqu'elles aient été tirées de l'antiquité payenne, mais travesties & mutilées par les prêtres du christianisme, qui ont défiguré tout ce qu'ils ont imité, sous pretexte de le sanctifier.

Cette fête seroit également belle dans toute l'étendue de la République, puisqu'on la célèbreroit dans la saison où les jours sont les plus féconds de l'année. C'est ainsi qu'on éleveroit les enfans, presque dès le berceau, pour la liberté, l'égalité & la fraternité. Hâtons-nous d'en propager le culte par les plus douces jouissances; car la meilleure manière d'honorer ces divinités populaires, c'est de jouir de leurs bienfaits.

Au sujet de la *Fête des enfans*, vaut-il mieux qu'on supprime dans les gymnases & même dans une République, la *Fête des rois*, ou qu'on en fasse plus que jamais un jeu? Les Romains ne la célébroient pas sans doute pour honorer les rois, eux qui créoient de ces sortes de rois parmi leurs esclaves, après avoir fait esclaves les rois eux-mêmes. On sait comment Jésus fut salué *Roi des Juifs*, à Jérusalem. C'est ainsi qu'autrefois, parmi les écoliers, on décidoit au sort quel d'entr'eux joueroit le rôle du roi *Artus*. C'est de l'antiquité que nous tenons cette royauté de la fêve, où dans les saturnales les serviteurs étoient à leur tour servis par leurs maîtres. Le *Roi du festin* étoit à peu près tel que le philosophe Diderot s'intituloit dans une pièce de vers qu'il fit, il y a près de vingt ans, à l'une de ces fêtes des rois:

Denis, sans terre & sans château,
Roi par la grace du gâteau.

On pourroit rendre instructif & politique pour des républicains cet ancien usage, en faisant répéter par ces rois de la fêve les cérémonies & les étiquettes de Cour souvent si ridicules, mais qui n'étoient pas un jeu pour le peuple, puisqu'il en payoit les frais. Il suffiroit d'y rappeller le caractère & les sottises des rois de France, & de retracer, pour ainsi dire, dans cette parodie, les méchancetés & les débauches de leur vie. Chacun prendroit dans l'histoire le rôle de ces personnages qu'il lui con-

viendroit de jouer. Il y en auroit de graves & de plaiſans. Ce ſeroit le premier théatre de la jeuneſſe, & l'une des meilleures écoles pour la liberté.

Les femmes pourroient également répéter l'hiſtoire des reines de France, les cruels ou fantaſques abus de leur pouvoir, & les affronts qu'elles eſſuyèrent de leurs rivales, je veux dire les favorites des rois.

Revenons des fêtes aux études, ou des plaiſirs au travail : c'eſt la deſtinée de l'homme ſocial, & le bonheur comme le ſoutien de la vie.

Le plan de l'édifice eſt tracé, les matériaux en ſont prêts; il ne nous manque plus que des architectes & de bons ouvriers ; mais c'eſt le plus difficile à trouver. *Hoc opus, hic labor eſt.* Les élèves naiſſent tous les jours ; les inſtituteurs ſont rares & ſe font lentement. Pour multiplier ceux-ci, la nation, ou chaque département, doit propoſer des récompenſes, ſoit en places, ſoit en penſions viagères, qui peuvent être un objet de louable émulation, pour des hommes deſtinés à lui former de bons citoyens.

D'abord il ſuffira de trois inſtituteurs par claſſe ; encore ſeront-ils occupés de ſoins & de travaux différens.

Cinq ou ſix directeurs de l'inſtitution gouverneront le gymnaſe. Comme il faut beaucoup de zèle, de lumières & même une vocation marquée, c'eſt-à-dire, un goût naturel pour ces ſortes de fonctions, un caractère & des qualités propres à la ſociété des enfans, & ce don de leur plaire qui eſt le premier art de les gouverner, de l'empire ſur ſon humeur, pour en prendre ſur celle des autres, un certain diſcernement des eſprits; quand on aura trouvé ces diſpoſitions, on peut ſe repoſer du ſuccès de l'éducation nationale, ſur des hommes qui s'y ſentiront appellés par leur inclination, plus que par leurs beſoins.

Les *directeurs* pourront être des hommes veufs, dégagés de tous soins domestiques personnels, & des passions qui empêchent l'homme de ré[gl]ir celles d'autrui.

Les *instituteurs* seront, ou des jeunes-gens d'un tempérament & de mœurs, à l'épreuve de toute espèce de désordre, ou des hommes qui auront heureusement franchi l'âge des écarts. Comme ils ne seront liés par aucun vœu, mais par le seul instinct du bien public, libres de se retirer après quelques années de travail, on n'aura rien à craindre pour eux des inconvéniens que l'inconstance de la jeunesse vient mêler à toutes les professions où l'on est jeté au hazard par la nécessité. Elèves & maîtres, inspectés par l'opinion publique, tous auront un intérêt toujours présent de ne pas la prévenir contr'eux.

Les honoraires graduels & croissans chaque année, ainsi que les traitemens de retraite, seront proportionnés à la difficulté des fonctions, au mérite des talens propres à les remplir, & au nombre des années de service. Il se présentera du sein des sociétés, qui se sont occupées de l'éducation de la jeunesse, des hommes estimables, non-célibataires, ni prêtres, qui, formés par l'habitude & l'expérience, éclaireront une carrière qu'ils ont déjà parcourue & dont ils connoissent les sentiers, soit épineux, soit praticables.

Parmi les instituteurs, il faudroit en choisir pour la langue française, de ceux qui la parlent bien, d'un accent pur, élevés quelque temps à Paris ou dans les départemens limitrophes. Les défauts de prononciation ou de langue, comme ceux du corps, influent sur l'éducation des enfans, ou parce qu'ils les imitent, ou parce qu'ils les contrefont. Ils s'habituent à répéter par vénération ce qu'ils estiment, ou par malignité ce qu'ils méprisent. Un des moyens les plus sûrs de répandre dans toute la République la pureté de la langue française, tant pour la diction que pour la prononciation, ce seroit d'envoyer les enfans du midi dans les gymnases du nord où

l'on parle le mieux, & les enfans du nord dans les gymnases du midi, pour y porter le bon usage de notre langue.

Mais s'il faut éviter en général d'avoir pour maîtres de langue française des Gascons ou d'autres méridionaux, peut-être devroit-on prendre parmi ceux-ci des instituteurs pour la langue latine, dont il est important de conserver la culture & le bon goût, ne fût-ce que par amour de la liberté. Nos naturels de la Provence & du Languedoc prononcent mieux le latin que les autres Français, parce que leur idiôme maternel en approche davantage. On devroit même à cet égard suivre le réglement qu'a prescrit, depuis environ trente ans, l'Angleterre à ses universités l'usage de prononcer le latin à la manière des Italiens. On sait qu'ils donnent, comme tous les peuples orientaux & même les Européens, hors les Français, à la lettre *u*, le son de la diphtongue *ou*. La prononciation italienne rend à la langue latine son harmonie imitative. On y retrouve mieux l'analogie du mot avec la chose, ou le rapport du signe avec son objet. La langue des Romains y reprend son antique gravité & sa destination primitive, qui fut d'être parlée en public, & à voix très-haute, dans les assemblées d'un peuple libre. Lisez les harangues de Cicéron avec cette prononciation, & vous sentirez ce qu'elle ajoute d'influence sur les esprits, par ce surplus d'emphase ou d'expression de la voix.

Comme dans toutes les sciences & tous les arts, il est des leçons élémentaires que les maîtres consommés ne pourroient pas toujours recommencer sans cet ennui qui mène au dégoût, on pourroit employer des élèves du second âge à les répéter aux enfans du premier, & des adolescens, à certaines instructions du second. Ces sortes de *sous instituteurs* seroient nommés au scrutin par les élèves de leur propre classe. Ainsi l'enfant de douze ans

répéteroit les premières leçons à ceux de six, sept & huit ans; un éphèbe de quatorze, les leçons de la seconde classe aux enfans de neuf, dix & onze ans; & les adolescens de dix-sept, les leçons du troisième degré aux élèves de cette classe.

Mais les instituteurs de profession ont besoin eux-mêmes de se former, c'est-à-dire, d'apprendre à enseigner, art le plus difficile de tous. Quoique ce soit un don de la nature plus encore qu'un fruit de l'étude; cependant il demande de longues & profondes études. Les meilleurs ouvrages pour se préparer à l'enseignement, sont l'art de *parler*, d'*écrire*, de *penser* & de *raisonner*, par l'abbé *Condillac*, qu'on peut appeler *l'instituteur des maîtres* plutôt que des élèves. Lisez-le & méditez-le long-temps avant de vous destiner à l'instruction de la jeunesse; mais lisez sur-tout, & relisez sans cesse, l'*Émile* de Rousseau, pour vous former à la vertu avant de l'enseigner, & plus encore pour l'aimer & la faire aimer; c'est le premier & le plus doux moyen de la rendre praticable.

L'Encyclopédie, qu'il faut avoir dans tous les gymnases, pour l'usage plutôt des maîtres que des élèves, vous indiquera les autres écrivains philosophes faits pour nous éclairer dans la route des sciences élémentaires. *Le Méchanisme de la formation des langues*, ouvrage anonyme du président Desbrosses; *les Tropes*, de Dumarsais; quelques pages de *la Logique* de Port-Royal, bien au-dessous pourtant de celle de Condillac à l'usage des Polonais; *la Philosophie du bon sens*, & quelques autres ouvrages de cette espèce; tous ces livres sont propres à hâter les progrès de l'esprit humain, & sur-tout à tirer le peuple des chaînes de l'ignorance, en éclairant ceux qui doivent assurer sa liberté politique sur celle de la pensée. Chassez la peur des dieux & des rois, c'est-à-dire la superstition & la tyrannie, la terre sera bientôt libre & régénérée.

Un des moyens d'éteindre ou d'atténuer la superstition, cette maladie épidémique de l'esprit humain, c'est l'étude

de la nature, ou de la phyſique. Un profeſſeur de *phyſique expérimentale* devroit paſſer trois mois d'hyver dans un gymnaſe, pour y donner un cours d'expériences; mais il n'enſeigneroit de ſa doctrine que les faits pratiques les plus utiles.

Pour la *botanique*, un profeſſeur viendroit également aux gymnaſes, durant trois mois de la belle ſaiſon, herboriſer avec la jeuneſſe, dans les campagnes voiſines, & revoir le jardin des plantes cultivé par les enfans de la première adoleſcence.

Quant à la médecine, un des directeurs du gymnaſe qui s'en feroit occupé toute ſa vie, y feroit connoître & pratiquer le régime préſervatif & les remèdes curatifs des maladies les plus communes de l'enfance & de la jeuneſſe, des fièvres de printemps & d'automne, & ſur-tout de certaines épidémies fréquentes, ou périodiques, dans les campagnes.

Un des meilleurs régimes diététiques ou de ſanté, c'eſt l'exercice & le travail modérés: ainſi tous les travaux manuels du gymnaſe ſeront faits par les élèves, hormis ceux qui demandent de la force, ou même un apprentiſſage. Tous ſe ſerviront eux-mêmes en ce qui regarde le ſoin de leur perſonne, & les uns les autres, tour-à-tour, ſoit à table, ſoit dans les offices communs, où les plus inſtruits préſideront au maintien de l'ordre & de l'économie qui doit y régner. Rien n'eſt plus exemplaire à cet égard, que l'inſtitut de certaines ſociétés religieuſes où l'eſprit d'égalité ſemble conſoler, s'il ſe peut, de l'eſprit de ſervitude.

Pour les ouvrages de groſſe peine & ceux qui ne comportent pas une certaine propreté, ou qui ſont d'un genre incompatible avec les exercices d'eſprit néceſſaires à l'inſtitution, on emploiera des mercénaires; & ces hommes qu'on appelle *domeſtiques*, ailleurs que chez des peuples libres, s'appelleront *les habitués*, ou *les amis* de *la maiſon*.

Ces citoyens seront choisis dans les communes des campagnes, par les municipalités, & préférés pour leurs bonnes mœurs & leur caractère de probité reconnue. Adoptés par la maison & censés de la famille, ils seront soignés, chéris, distingués, avancés & récompensés comme tels. Aussi devront-ils être admis au service de la parade, & même assister aux autres exercices ou leçons, tant que les heures ou les devoirs de leur tâche particulière, ne coincideront pas avec ceux des élèves. Quelquefois il arrivera qu'un jeune homme entré dans la maison pour le service du gymnase, en sortira l'un des plus habiles élèves; tandis qu'il seroit juste peut-être de renvoyer tel élève aux fonctions de service, des *habitués* : ce seroit corriger les fautes de la fortune, qui traverse souvent les vues de la nature, & restituer à l'une les larcins de l'autre.

On ne sauroit s'occuper long-temps d'un système d'éducation publique, sans penser à celle du sexe qui fut toujours, à cet égard, le plus négligé, même dans les républiques anceinnes. Sparte seule, qui ne vouloit que des soldats, transforma par une même éducation, les femmes en hommes, pour qu'elles pussent se glorifier d'en avoir enfanté. Chez les Romains, la femme étant, pour ainsi dire, le premier enfant d'une famille où l'autorité paternelle & conjugale étoit absolue, illimitée, les filles n'eurent d'autre éducation que l'exemple des mœurs publiques. Chez les Grecs, les femmes auroient pris trop d'ascendant si les institutions civiles & domestiques eussent encore renforcé l'empire que le climat donnoit à leurs charmes irrésistibles. Loin de perfectionner en elles les dons de la nature, on tâchoit d'en affoiblir l'impression, en séparant presque entièrement ce sexe de la société des hommes. Mais ces mœurs orientales sont trop étrangères au ciel froid ou tempéré de l'Europe, pour y être adoptées. Donnons donc une partie de notre éducation à celles qui doi-

vent être nos compagnes, pour nous mieux aider à porter & chérir ensemble le joug du mariage.

Élevez les filles à part sans doute, mais avec les mêmes principes que les garçons, dans l'amour de la Patrie & du travail : qu'elles apprennent à honorer la bravoure pour l'inspirer; à haïr les tyrans plutôt que les corrompre, & dominer par eux. Instituez, outre les écoles primaires pour les deux sexes, des maisons d'éducation pour les jeunes filles, où elles seront élevées à tous les travaux & les ouvrages domestiques qui leur sont destinés & réservés. Au lieu de salles de mathémathiques & de géographie, ou de sciences, ouvrez-leur en de tous les métiers à l'aiguille qui leur conviennent; des salles de broderie, de tapisserie, de couture & de lingerie; même des atteliers de boulangerie, de pâtisserie, de sucrerie, pour qu'elles n'ignorent de rien dans tout ce qui concerne les besoins & les devoirs du ménage. Que la cuisine & l'office leur soient ouverts, pour y apprendre tous les secrets de la dépense & de l'économie, l'art d'apprêter de conserver & de confire; tous les moyens enfin de savoir vivre sainement & proprement avec une certaine frugalité, ou même avec aisance & délicatesse, sans faste. Que la richesse & la détresse tâchent de s'y rapprocher & se fondre dans la médiocrité.

Il faudroit réserver pour ces Gynécées d'anciennes abbayes de campagne, parce qu'il s'y trouve, outre l'espace & le bon air, des fermes avec des vacheries, des laiteries, des blanchisseries, & d'autres ateliers de ce genre, dont une mère de famille doit connoître l'usage & le service.

Quant aux arts d'agrément qui sont presque de nécessité pour un sexe doué du don de plaire, on ne lui donnera pour maîtres de musique & de danse que l'exercice & l'habitude, l'exemple & le conseil sans autres leçons. Il n'est pas sans doute nécessaire d'observer que la première éducation des filles, du moins pour les études,

doit être à-peu-près la même que celle des autres enfans, c'est-à-dire, la lecture, l'écriture, une bonne prononciation, une ortographe exacte, un peu de déclamation, & de l'arithmétique autant qu'il en faut pour tenir un livre de comptes dans un ménage, & même dans une boutique. Pour le dessein, il peut être utile à la broderie, & du reste à remplir les vuides d'une vie aisée, jusqu'au temps du mariage qui, par ses devoirs, doit occuper tous les momens d'une mère.

Les directrices d'une telle éducation sont plus faciles à trouver que des instituteurs pour celle des hommes. Il conviendra d'y attacher d'abord des veuves de trente à quarante ans, bien élevées, & assez instruites; douées de patience, de douceur & de fermeté; d'un caractère assez gai pour se plaire avec l'enfance & la jeunesse. Leurs fonctions doivent être honorées, & leurs soins récompensés, dans les mêmes proportions & sur le même plan que les talens & les services des maîtres de gymnase. Une femme qui se retireroit des gynécées à l'âge de cinquante ans, avec un traitement propre à répandre de l'aisance & de l'agrément sur sa vieillesse, deviendroit un exemple d'émulation pour celles de son sexe qui, mieux dotées de la nature que de la fortune, pourroient acquérir les avantages de l'une par les dons de l'autre.

Ces premières institutrices se donneroient bientôt des aides parmi les élèves qu'elles auroient formées. Une fille à dix-huit ans, après avoir passé dix ou douze années à transmettre l'éducation qu'elle auroit reçue, se ménageroit dans le gynécée un fonds, soit de traitement, soit de pension, qu'elle pourroit changer en dot, & trouveroit encore un mari qui ne la dédaigneroit pas avec les ressources de l'esprit, de culture & de fortune, qu'elle apporteroit dans un ménage. Des réserves qu'elle auroit faites sur une pension de cent pistoles, qui lui seroit conservée en traitement de retraite, ces époux acquéreroient un petit bien

de campagne, où ils élèveroient une nouvelle famille. C'eſt ainſi que la bonne éducation ſe répandant en même temps dans toutes les maiſons, la ſociété ſeroit inſenſiblement régénérée, l'amour du travail & des occupations utiles corrigeroit les vices qui reſteroient encore de l'inégalité des fortunes. L'aiſance augmenteroit par-tout aux dépens de l'opulence, & l'on en reviendroit peut être à ce ſiècle deſirable, où, fut-il encore des riches, il ne ſe trouveroit plus de famille réduite par la miſère à leur porter envie.

Rien n'empêcheroit que les élèves des gymnaſes & des gynécées, ni trop ni trop peu voiſins, ſe viſitaſſent une ou deux fois l'année, dans les belles ſaiſons, avec les ſages précautions qui peuvent éloigner tout danger de ces ſortes de viſites. Ainſi tous les élèves ne devroient être vus d'un ſexe par l'autre, qu'attachés à leurs principales occupations; les filles dans leurs ſalles de broderie & de tapiſſerie; les garçons à la parade ou dans les exercices de la gymnaſtique, les jeux de la courſe & de la lutte, les évolutions d'une danſe pyrrhique ou guerrière, que les filles leur rendroient à leur tour dans une danſe virginale, qui rappelleroit les antiques fêtes de Diane. La jeuneſſe ſe trouveroit contenue de part & d'autre dans la décence d'une noble modeſtie, par la gravité des exercices qui les occuperoient encore plus du ſpectacle que des acteurs. Les grandes & nombreuſes aſſemblées publiques, ne ſont jamais pernicieuſes aux mœurs, comme les viſites de ſociété, où les deux ſexes ſemblent chercher & ſemer à l'envi des pièges l'un pour l'autre. L'oiſiveté fait de l'amour une paſſion vicieuſe; l'occupation n'en fait qu'un ſentiment honnête qui devient vertu. Croyons auſſi que l'amour de la patrie qui renferme & purifie tous les autres amours; en exaltant toutes les idées du bien public, changera la pente & le caractère des paſſions d'un peuple libre. Quand nous aurons une liberté qui ſe faſſe aimer

ſans autre crainte que celle de la perdre, nous ſerons d'autres hommes, & nous produirons des générations toujours meilleures; car la liberté dans ſa jeuneſſe ſe perfectionne, comme elle dégénère dans ſa vieilleſſe. Mais hélas! ſi telle qu'une vierge intacte, un peuple envieilli dans les vices ne pouvoit que la ravir ſans la conquérir..... que la profaner ſans en jouir.... enfin que courir à ſa mort par d'infructueuſes jouiſſances!.....

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.